

Charles Melman m'avait demandé d'écrire un argument pour la rencontre de Dublin. Ce que j'avais fait volontiers, sous le titre « Éthique du littoral ». La rencontre a été reportée et, n'ayant pas choisi ce titre pour de seules raisons géographiques, en hommage aux côtes irlandaises, je le reprends aujourd'hui, puisque ce séminaire a pour référence *L'éthique de la psychanalyse*.

Je vous lis donc, en préambule, ce court argument : « La différence entre Freud et Lacan tient à une métaphore. Freud privilégie, avec l'évocation initiale de l'Achéron, l'idée d'une psychanalyse comme passage d'une rive à l'autre. Lacan, dans « Lituraterre », choisit de parier sur le littoral, c'est-à-dire un lieu qui fait « rature d'aucune trace d'avant », comme la lettre, en répartissant d'un côté un sol ferme, de l'autre côté une infinité océane, soit un espace supplémentaire dont il n'est rien possible de dire sinon en inventant une écriture.

Je proposerai dans ce cadre une éthique du littoral, d'Antigone à Sygne de Coûfontaine, et au-delà bien sûr. »

-I-

Dans un premier temps, je m'en tiendrai à une quadruple référence, *Antigone* de Sophocle et *L'éthique de la psychanalyse* de Lacan d'une part, *La trilogie* de Claudel sur le père (*L'otage*, *Le pain dur*, *Le père humilié*) et *Le transfert* de Lacan d'autre part. Je tiens en effet que, d'un séminaire à l'autre, Lacan a changé de paradigme éthique, d'Antigone donc à Sygne. Je saute par-dessus la lecture inégalée que Lacan a faite de la tragédie de Sophocle. Cavalièrement, je résume celle-ci : au départ deux morts, Polynice et Étéocle, deux frères qui se sont entre-tués. A la fin, trois morts de plus : Antigone, qui s'est pendue, Hémon, son fiancé et fils de Créon, qui s'est poignardé, Eurydice, la mère d'Hémon et la femme de Créon qui s'est aussi poignardée. Quant à Créon, il ne vaut pas mieux. Le seul qui poursuit sa vie sans dommage particulier, c'est le messager, celui qui aurait dû, en toute logique politique, être exécuté par Créon à cause de la mauvaise nouvelle qu'il annonçait. Est-ce, cette tragédie, une conséquence de l'Até ? Até est le nom propre d'une déesse, celle de l'égarement ; *até*, nom commun, signifie égarement, folie, fatalité. On pourrait passer des heures sur son champ sémantique, objectif et subjectif. Ce qui est sûr, si l'on suit Lacan, c'est que l'*até* concerne Antigone. Il s'agit de cette malédiction qui poursuit la famille des labdacides, et spécialement son père Œdipe, et qu'Antigone ne veut pas ignorer parce que c'est son seul moyen d'assumer et d'*habiter* sa filiation : un mari, un enfant, ça se remplace, pas un frère. Créon, lui, n'est pas du côté de l'*até*, mais de l'*armentia*, l'erreur. Il a fait une bêtise en interdisant à Antigone d'enterrer son frère. Rien de plus.

Cette problématique minimale permet d'appréhender ce qu'il en est de la topologie, c'est-à-dire du lieu, du désir. « Ne pas céder sur son désir », c'est ne pas se détourner de l'*até*, à savoir de la malédiction que comporte le fait d'être né de père et de mère. Sans doute y a-t-il un prix à payer, celui de la tragédie, mais, céder sur son désir se paye de toutes façons, par la culpabilité. Tragédie ou bien culpabilité, tel est le choix originaire auquel nous force le désir.

Est-ce à dire que nous avons là le mot définitif sur le désir : ne pas céder, point ? Gardons-nous de transformer cette formule en un slogan hâtif. Deux questions au moins sont à résoudre pour éviter ce dérapage. Concernant l'*até*, fatalité, égarement ou folie, le point de départ de la tragédie tient au fait qu'Antigone veut en porter la charge. Pour autant, ne s'agit-il pour elle que d'assumer la phrase : je suis la fille d'un parricide, Œdipe et la soeur d'un ennemi de Thèbes, Polynice ? Le désir se réduit-il à être l'affirmation d'une filiation ? Certes, ce moment

de l'affirmation n'est pas rien dans le procès analytique (cf. Hamlet : « Je suis Hamlet le danois »), mais laisse en souffrance l'être de symptôme, dans lequel le désir est articulé, sans être jamais articulable. Aussi bien, Antigone ne s'en tient pas là. Je cite: elle « viole les limites de l'*até* ». Elle viole les limites de l'*até* tout en perpétuant celle-ci, tout en l'éternisant, comme le précise Lacan quelques pages plus loin. Ainsi, le désir est -il toujours un malentendu, parce qu'il n'est rien d'autre que le crime de l'Autre. C'est pourquoi il ne peut être dit, si ce n'est par un acte, celui par lequel Antigone ensevelit son frère.

L'autre point de départ est celui dont Créon est responsable, en voulant infliger à Polynice une seconde mort. La seconde mort, Lacan en a prélevé l'idée chez Sade. Au-delà de la mort biologique, Sade vise, par la seconde mort, à annihiler l'être de sa victime en supprimant l'évènement de sa naissance (c'est d'ailleurs, avec son testament, ce qu'il vise : pas d'inscription ni de stèle pour marquer le lieu où il a été enseveli. Les traces de sa tombe doivent disparaître). Est-ce à ce même sort que Créon condamne Antigone ? En un sens, il invente pour elle l'entre-deux-morts : elle mourra, enfermée dans une tombe, coupée des vivants, avant de mourir de sa mort physique. Du coup, l'ensevelissement ayant lieu avant la mort, la perpétuation de son être au moyen des rites funéraires est sans objet. Est-ce pour autant une seconde mort ? Je dirai que non : en rendant à son frère un hommage funéraire, au prix de sa mort, elle a imprimé son être de façon ineffaçable. Aucune condamnation ne peut venir annihiler sa naissance.

Soulevons un autre problème : Antigone renonce à la vie, pour ne pas trahir l'être de son ascendance maléfique. Elle est donc celle qui refuse de laisser ne plus être ce qui, au-delà de la réalité biologique, est venu à l'être par le signifiant, à partir de rien. Elle ne cède pas sur son désir, au prix de sa propre mort. En ce sens, elle se situe du côté d'un désir pur, et d'un désir pur de mort (dans le mot cathare, il y a l'étymologie « catharsis, qui renvoie à la pureté). Comment situer ce choix par rapport à la seconde mort, celle que Sade promet comme ce qui, au-delà de la mort biologique, effacerait l'être même du sujet, soit l'évènement de sa naissance (tout en le pourvoyant, tout le temps qu'il reste en vie, d'une improbable inaltération de sa beauté, en dépit des sévices) ? Autrement dit, est-ce seulement par un pur désir de mort que l'*até* peut être respectée, tout en étant dépassée par l'acte qui, en la respectant, fait de l'acte même une coupure signifiante grâce à laquelle Antigone se fait désirante ? Pourquoi pas ? Reste que Lacan n'est pas forcément, au terme de *L'éthique*, à l'aise avec ce qui peut passer pour une apologie du désir pur, c'est-à-dire du désir de mort. En effet, quelle place Antigone laisse-t-elle à Créon, à Ismène, voire à Hémon et à Eurydice sinon le choix de mourir avec elle ? En somme : après moi le déluge. Est-ce une maxime du désir satisfaisante ?

D'un côté, oui : aucun analysant ne peut tenir jusqu'au bout sa psychanalyse s'il cède sur son désir, c'est-à-dire, en dehors du service des biens qui détermine Créon (comme Alexandre ou Hitler), s'il n'est pas prêt à affronter le crime de l'Autre, soit l'Autre en moi, autre nom de l'inconscient. D'un autre côté, non. Ce désir sans lequel un analysant ne peut aller jusqu'au bout n'est pas celui qu'il trouve, éventuellement, à la fin, sous la forme du désir de l'analyste, qui n'est pas un désir pur.

Il faut noter que cette vue de Lacan a des conséquences sur sa conception de la fin d'une analyse, et que, dès ce séminaire, il ressort qu'une analyse s'inscrit en faux contre la théorie aristotélicienne du bonheur individuel ou la théorie médicale de la thérapie. Il s'agit, plus fondamentalement, dans une cure, de se coltiner avec la seconde mort, celle qui, au-delà de la mort biologique (ou en-deçà) pose à l'analysant la question du renoncement à ce par quoi le langage l'a fait *être*. *Me phunai*, la parole par excellence tragique, prononcée par Œdipe à Colone, « plutôt, ne pas être né », est le moment de ce dédit du sujet à l'égard de ce qui l'a créé.

Ainsi, de *se* (s,e) désêtre, le sujet se découvre à nu, et Lacan déploiera cette dialectique, d'une façon neuve, dans sa proposition sur la passe, sept ans après. Le vœu de ne pas être né, cependant, ne peut boucler une analyse. La conséquence de ce vœu est de s'exhausser à la révélation que ma mort ne peut entamer la vie, sauf si, justement, je m'obstinais à ne pas être né, c'est-à-dire à appliquer à moi-même cette seconde mort. Dans le *me phunai* d'ailleurs, Lacan prélève le *me*, qui a la même fonction que le *ne* explétif en français, à savoir une métonymie dont se produit le sujet...du désir. En somme, le crime de l'Autre parental, c'est d'avoir fait naître quelque un, qui n'étant rien avant de naître, ne pouvait désirer la seule chose désirable, à savoir la vie. *Me phunai* est le négatif du désir, mais la négation est ce par quoi je peux m'approprier le désir.

Ce que je vais essayer à partir de là d'argumenter est que la position de Sygne à l'égard de l'éthique obéit à une trajectoire différente. Ça commence mal pourtant pour elle, si l'on se fie à ces quelques lignes de la dernière leçon de *L'éthique*, que je vais vous lire : « Quelque chose se joue autour de la trahison, quand on la tolère, quand poussé par l'idée du bien /.../ on cède au point de rabattre ses propres prétentions, et de se dire – Eh bien puisque c'est comme ça, renonçons à notre perspective, ni l'un ni l'autre, mais sans doute pas moi, nous ne valons mieux, rentrons dans la voix ordinaire. Là vous pouvez être sûr que se retrouve la structure céder sur son désir.

Franchie cette limite /.../ il n'y a pas de retour. Il peut s'agir de réparer, mais non de défaire ».

On voit mal comment éviter de penser que cette condamnation s'applique à Sygne de Coufontaine, même si, apparemment, Lacan n'a relu *L'otage* que dans l'été précédent *Le transfert*. *L'otage* commence aussi par compter les morts. Les parents de Sygne, comme ceux de son cousin, Georges de Coufontaine, ont été décapités pendant la Révolution française, de même qu'une douzaine de moines vivant dans leur domaine. Leur exécuteur, c'est Toussaint Turelure, qui de trahison en trahison se retrouve préfet de Napoléon. A la fin de la pièce, encore deux morts, Sygne et son cousin. Seuls rescapés le scélérat, Turelure, et le prêtre, Badilon. L'intrigue maintenant : Sygne et son cousin ont engagé leurs vœux et décidé de se marier, afin de perpétuer ce qu'on peut appeler l'*até* des Coufontaine, c'est-à-dire leur être généalogique. Survient l'abbé Badilon, le prêtre de la famille. Il est chargé par Turelure de convaincre Sygne de se marier avec lui, en échange de la protection que Turelure accorderait alors au pape en ne le livrant pas à l'Empereur. Avec beaucoup de difficulté, Sygne finit par accepter, trahissant ainsi son cousin Georges. Elle épouse Turelure et ils ont un fils Louis-Agenor-Napoléon. Un temps se passe. Paris est assiégé par les alliés, ennemis de Napoléon. Turelure, qui s'apprête à trahir l'Empereur, et à favoriser la restauration de la royauté, exige alors de Sygne qu'elle fasse signer à son cousin Georges l'abandon de son domaine, de ses titres, de son nom, au profit de Louis, le fils de Turelure et de Sygne. Georges signe, mais il décide de tuer Turelure pour que cette dépossession n'ait pas lieu. L'enjeu : ne pas renoncer à son être, ne pas se soumettre à la seconde mort que lui infligerait Turelure. Turelure se doute de ce projet de Georges et, quand celui-ci se présente, il le tue d'un coup de révolver dans le même temps que Georges tire sur lui, mais Sygne s'est jetée comme rempart devant Turelure ; c'est elle qui est atteinte par la balle de son cousin, et qui va en mourir. Suit la dernière scène : Badilon implore Sygne, avant de mourir, de pardonner à Turelure, mais elle s'y refuse jusqu'au bout, et meurt sans avoir confirmé sa première trahison. Dans cette scène ultime, Sygne ne cède pas, cette fois, sur son désir. Ainsi, elle refuse de renoncer à son être de filiation, à l'Être Coufontaine, même au prix de ne pas obtenir le pardon de Dieu.

Un psychanalyste chilien, Mario Uribe, dans un numéro récent de *PSYCHANALYSE*, a fait état d'une remarque qui me semble neuve et lumineuse pour lever cette condamnation que Lacan aurait fait peser sur Sygne, quand il disait qu'avec une seule trahison, une limite est

franchie, sans retour possible. Il relève dans la bouche de Sygne une réplique à son cousin Georges qui lui reproche son infidélité : « ...je serai fidèle à ma honte » (acte III, scène II), dit-elle. La honte serait ainsi l'affect qui tiendrait compagnie au désir, reclus du fait d'une trahison initiale, et le maintiendrait en vie. Si elle interpose son corps comme rempart pour empêcher la mort de Turelure, c'est pour ne pas que ce dernier paye sa trahison à elle. Elle veut ainsi rester fidèle à sa honte.

Je laisse là *L'otage*, tout en regrettant de ne pas prendre en compte de façon développée *Le père humilié*, dernière pièce de la trilogie, avec ce personnage de Pensée, la petite-fille de Sygne et Turelure, dont j'aurais à coup sûr voulu montrer qu'elle est, grâce au refus final de sa grand-mère, la figure éthique la plus satisfaisante à mes yeux.

Nul ne peut soutenir son désir, s'il n'a pas été d'abord défaillant à son endroit. C'est ce que prouvent toutes les demandes d'analyse. En l'espèce, il aura fallu trois générations pour que naisse une femme dont Lacan souligne qu'elle désire la justice absolue, et aussi qu'elle est un objet *sublime* de désir pour l'homme qu'elle aime, Orian, qui sera tué après qu'elle soit enceinte de lui. Être objet de désir n'est pas la même chose qu'être désirante, sauf à tenir le consentement pour une femme à être désirée comme la probation du fait qu'elle ne se dérobe pas à l'instance du désir.

Une question, après ces deux séminaires, cependant reste en suspens, sur laquelle je vais essayer maintenant d'avancer avec *L'éthique du littoral*. Est-ce que l'Être, soit ce sur quoi céder revient à céder sur son désir, est l'être de filiation, ou bien plutôt, l'être de symptôme, si tant est qu'on puisse parler d'être à propos du symptôme ?

-II-

Dans « Lituraterre », Lacan nous inocule le littoral comme « aucune trace qui soit d'avant ». *Lino*, c'est effacer ; *litura*, c'est la rature. Le signifiant nous induit à penser qu'il y a une trace d'avant, comme il nous suggère que les mots sont les signatures des choses. La lettre est plus radicale : elle fait *trou*. Ce trou témoigne d'un savoir en échec, qui n'est pas du tout l'échec du savoir, au contraire. Voilà résumé cet article.

L'image du littoral convoque la mer, ou une étendue d'eau. Mais, à moins de se prendre pour Colomb, cette mer, comme le fameux poulet, n'est qu'une moitié de mer. Cette moitié qui manque, vous pouvez certes imaginer, - et c'est la fonction du fantasme-, qu'elle comporte une rive, un autre côté. C'est bien là l'illusion perverse, qu'il suffirait que je consente à être castré par le père pour que la jouissance ne fasse plus question. Sygne, quand elle accepte d'épouser Turelure, reste dans cette illusion. La lettre pour elle n'est pas arrivée à destination. Arrivera-t-elle à destination dans son refus final ? Nous pourrions conclure que oui, mais avec un bémol : elle paye, de sa mort, son refus. Ce n'est qu'avec Pensée, sa petite fille, qui est à la fois aveugle et femme, que ce bémol peut être levé.

Si le littoral dessine, du bord que l'on quitte, le bord de la filiation, une terre ferme, il n'ouvre pas à un autre bord. Comment dès lors s'orienter, sinon à tenir notre symptôme comme le gnomon qui peut nous orienter ? C'est en ce sens que la lettre, qui est une conséquence du signifiant, peut être dite littorale, en détournant le trou du savoir, que la jouissance voudrait sans relâche combler. Lacan fait valoir le geste si singulier du calligraphe : la calligraphie n'est possible que si le calligraphe a pu se détacher de quoi que ce soit qui rayerait « une trace d'avant ». Saisissez la logique : la seconde mort n'est qu'un essai pour rayer l'être du vivant que nous sommes, et que la mort ne pourra abolir. Le rêve « non vixit » de Freud est peut-être son *me phunai*. Dans l'impasse énoncée par Freud : refus de la féminité chez l'homme,

penisneid chez la femme, la castration nous impose un choix létal entre la seconde mort et la version vers le père. Ce choix est lisible dans la vie et l'œuvre du Marquis De Sade. Ce n'est qu'à ce que la castration ne soit plus toute que ce choix forcé tombe.

A partir de là, et dans la veine du vecteur que constitue ma pratique d'analysant, de passant, et d'analyste, j'ai été conduit jusqu'à la question : l'identification primaire, à la fin d'une analyse, une fois mise au jour, ne-doit-elle pas être défaites ? L'identification primaire n'est pas n'importe laquelle : identification au réel de l'Autre réel, elle est ce qui produit et le Nom-du-Père, et l'Idéal du moi. Je tiens que le Nom-du-père n'est pas dissous par la forclusion de son signifiant. Il est seulement, dans la psychose, incapable de produire, dans la métaphore paternelle, la signification phallique. Quant à l'Idéal du moi, il est ce qui est donné au moi pour se diriger, soit, dans la géométrie projective, un point-sujet, distinct de ce qu'il regarde, et notamment donc, du moi. Je et moi sont dans un bateau : je tombe à l'eau, que reste -il ? C'est une devinette plus plaisante que ce syntagme de la destitution du sujet supposé savoir. Ce moi sans je est le produit d'une interprétation, un *ego* dont le je se trouve désormais être le conteur. Cette disjonction entre le moi, instance imaginaire, et l'*ego*, en tant qu'exposant du réel, est le dernier mot de Lacan.

Seul le symptôme sait, en se faisant *ego*. Quant au « je » conteur, le mieux est qu'il puisse se réincarner dans cet *ego*.

Un dernier signe : dans la conclusion d'une analyse, le moment décisif est celui où l'analysant découvre qu'il n'est ni le produit du père d'un côté, ni celui de la mère de l'autre, mais la création de la conjonction sexuelle, non mémorable, entre les deux. Le trauma est bien ce qui n'a pu être vécu. Quant à la réalité, celle que construit le procédé analytique, elle habite le trou évidé par le symptôme dans le savoir. En conséquence, le savoir n'est en rien le reflet de la réalité.